10 conférences

Thierry Lenoir

1
EN-QUÊTE DE SENS
Donner du sens à sa vie

2
LE TEMPLE INTÉRIEUR
Un chemin de dignité

3
LA VÉRITÉ QUI REND LIBRE
Qu'est-ce que la Vérité ?
Qu'est-ce que la Liberté ?

4
LE JUSTE COMBAT
Un combat pour... et non contre...

5
ENTRER DANS LA JOIE
Une question de regard

6
DÉMYSTIFIER LE TRAVAIL
Goûter la liberté d'être

7
POUR UNE JUSTE RELATION
En finir avec les codépendances

8
VIEILLIR EST UNE ŒUVRE
La vie comme un devenir

9
PENSER LA MORT
C'est penser la vie

10
RÉENCHANTER LA VIE PAR LA BEAUTÉ
Retour à l'émerveillement

DÉPARTEMENT EVANGÉLISATION DE L'UNION DES FÉDÉRATIONS ADVENTISTES DE FRANCE, DE BELGIQUE ET DU LUXEMBOURG

© Copyright UFACSA 2021 - Design : c k.fr

1
En-quête de sens

DONNER DU SENS À SA VIE

Je suis aumônier hospitalier. Pas un jour ne se passe sans qu'un patient ne me lance : « Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Si je ne puis trouver de signification à cela, c'est donc que ma vie n'a plus de sens. Pourquoi alors la prolonger ? » Existe-t-il une clé qui puisse ouvrir la porte du sens ?

UN RÉCIT À PARTAGER

(Voir Matthieu 19.16-26)

C'est l'histoire d'un jeune homme, riche et ambitieux, qui vient vers Jésus avec sa quête impossible : « Que dois-je faire de bon pour hériter de la vie éternelle ? » Autrement dit : « Comment faire tout juste dans l'existence pour qu'elle prenne la direction de l'éternité ? » Il est là, avec son désir de réussite pour lui ouvrir le sens ultime de sa vie.

La réponse de Jésus le désarçonne : « Un seul est bon ! » Autrement dit : « Tu veux être parfait ? Mais tu n'es pas Dieu ! La place est prise… » En une phrase, Jésus brise son utopie. Néanmoins, il poursuit en évoquant des principes simples de la vie qui peuvent lui donner un parfum d'éternité. En d'autres mots : « Tu veux que ta vie ait un sens ? Alors donne-lui du sens en commençant par entrer dans la vie ! En respectant quelques recommandations de saine relation, dans l'attention et la présence à cette vie qui t'entoure. Ainsi, tu l'honoreras et tu honoreras ta propre existence. »

Le jeune homme ne semble pas franchement convaincu, d'autant que Jésus lui propose un détachement radical de ses fausses priorités. Il lui manque donc toujours sa réponse. Il s'en va triste, ayant perdu ses illusions. Fallait-il qu'il passe par cette désillusion pour s'ouvrir à une autre vision du sens de sa vie ?

OBSERVATIONS

Toute démarche spirituelle est stimulée par un questionnement qui déstabilise parfois, fait avancer souvent, maintient en éveil toujours. Bien plus que la réponse qui claque fréquemment comme une fermeture de porte !

De fait, la Bible s'ouvre sur un ensemble de questions posées par Dieu : « Où es-tu ? », « Qui t'a dit que tu es nu ? », « Pourquoi as-tu fait cela ? », « Pourquoi es-tu fâché ? », « Où est ton frère ? » De même, la première parole que Jésus adresse à ses futurs disciples est : « Que cherchez-vous ? »
Tant de questions qui ouvrent la quête.

QUESTIONS OUVERTES

- ***C'est le propre de l'être humain que de se poser des questions. Notons que* quête *et* question *ont la même étymologie. Que faire alors de la quête de sens qui nous taraude l'esprit ?***

- ***Selon l'Ecclésiaste (3.11), Dieu a mis dans le cœur de l'homme « un désir d'éternité », ou un besoin de sens. L'Homme cherche donc à comprendre un « au-delà » de sa vie. Mais pour quelle raison Dieu nous pousserait-Il vers l'impasse des questions qui sont à la source de tant de maux ?***

- ***De fait, ne portons-nous pas plus de questions sans réponses que de réponses capables d'apaiser les morsures de nos* pourquoi *?***

- ***Ne faudrait-il pas, dès lors, renoncer à trouver réponses à nos questions ?***

N'est-ce pas cette voie d'abandon que Jésus propose à Nicodème, ce maître religieux qui s'interroge sur le sens de sa longue vie : « Le vent souffle où il veut. Tu l'entends, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi de quiconque qui est né du Souffle » (Jean 3.8) ? Respecter jusqu'à notre dernier soupir cette part mystérieuse, inattendue et inachevée de la vie…

• Mais alors, que faire de cette quête de sens qui nous tarabuste l'âme ?

MATIÈRE À DISCUSSION

Apparemment, la vie n'a pas un sens, car elle semble aller dans tous les sens. C'est l'imprévu qui généralement mène la danse !

En réalité, elle déborde de sens, car il en vient à chaque instant un nouveau qui évolue et change avec le temps. Peut-être faudrait-il renoncer à *trouver le sens* de sa vie pour enfin lui *donner du sens !*

Et si la quête de sens était un choix qui dynamise la marche et rend vivant ? Et si la réponse était la disparition de la question ?

« Laisse les morts enterrer les morts » disait Jésus (Matthieu 8.22). Car celui qui ne se questionne plus est un « mort-vivant ».

APPROFONDISSEMENT

Revenons à cette affirmation : « Si je ne comprends pas ma vie, c'est donc qu'elle n'a pas de sens ! »

Dès lors, il est temps de réaliser les trois pistes que ce petit mot sens ouvrent.

1. La signification

Notre drame, c'est de rester figé sur l'adéquation exclusive entre *sens* et *signification*. Qui peut réellement prétendre comprendre les événements de la Vie et de sa vie ?

De plus, il est rare de comprendre quoi que ce soit sur le moment. Pour donner sens à ce qui arrive, il faut savoir observer, attendre et ne pas juger. Dans l'Évangile, les pèlerins d'Emmaüs n'ont réalisé la présence de Dieu qu'après la rencontre. Moïse ne put entrevoir Dieu que de dos, une fois qu'Il était passé. C'est dire que la perception vient toujours après. Mettre donc du recul dans sa vie…

Néanmoins, confondre exclusivement le *sens* avec la *signification* est source de bien de malentendus, de frustrations et de souffrances. Jaillissent alors des flots de litanies mortifères : « Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu et à la Vie pour mériter cela ? »

Les disciples ont risqué cette voie pernicieuse lorsque, face à un aveugle de naissance, ils demandèrent : « Est-ce lui qui a péché, ou ses parents ? » (Jean 9.1-3) Question qui met l'homme encore plus à vif. Jésus dénonce cette voie sans issue.

2. La direction

Jésus ouvre une autre voie : celle d'un sens qui n'apporte pas une signification mais une direction, détournant du *pourquoi* ? pour un *vers quoi* ? « C'est afin que… » (Jean 9.3) Autrement dit : « Voici ce que nous allons en faire… »

Si je trouve un but (une direction), même une souffrance peut se transformer en défi. Ce n'est pas une capitulation, mais la volonté d'une mise en marche vers une direction qui alimente ma résistance et mon courage. Aujourd'hui, on parle de résilience.

Ainsi, je me détourne d'une certaine notion du sens qui vise à comprendre, pour adopter une démarche d'abandon. C'est un choix d'aller de l'avant. C'est orienter mon regard, non pas vers l'incompréhensible, mais vers un *au-delà de tout*. Certes, je ne trouve pas le sens, mais je *choisis* de donner du sens. Plus que de la distance face au problème, c'est une prise de hauteur. Le sens de la vie repose donc sur le regard que je porte sur les événements. Jésus désigne ainsi l'œil : « lampe du corps ». (Matthieu 6.12)

Tant de savants ont trouvé dans leurs échecs apparents l'existence d'une loi inconnue qui ouvre de nouvelles perspectives. Donc du sens. Tant de drames ont permis de nouveaux départs, de nouvelles directions qui donnent du sens même à ce qui semblait ne pas en avoir.

Ainsi, donner du sens à sa souffrance, c'est souvent renoncer à trouver sa signification, choisir de donner une nouvelle orientation à partir de là. Est-ce ainsi que nous pouvons comprendre ces paroles de l'apôtre Paul : « Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu » (Romains 8.28) ?

3. La saveur

On parle aussi des cinq sens : l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût, le toucher. Autrement dit, le sens c'est aussi la saveur des choses.

Dès lors, donner du sens à ma vie c'est aussi chercher à lui offrir de la saveur et de la sensation. C'est revenir à ce qui m'est de plus intime en me reliant à mon désir profond. C'est *rentrer en moi-même*. Quand je vis cette démarche d'intériorité qui me recentre, alors « des fleuves d'eau vive jaillissent hors de moi », dit Jésus (Jean 7.38).

CHEMIN PENSANT

« Celui qui se pose la question du sens de la vie est un homme religieux. »
(Albert Einstein, physicien)

« Être religieux signifie s'interroger passionnément sur le sens de notre vie et être ouvert aux réponses qui viennent, même si elles nous ébranlent en profondeur. »
(Paul Tillich, philosophe et théologien)

« La vie est un mystère qu'il faut vivre, et non un problème à résoudre. »
(Gandhi)

Le sens ne vient pas des événements, mais d'une poussée intérieure qui donne une direction et une saveur à la vie.

VERS L'ESSENTIEL
Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

2
Le temple intérieur

UN CHEMIN DE DIGNITÉ

S'il est une dramatique méprise, c'est bien celle qui confond l'humilité avec sa pathologie qui est l'humiliation. Hélas, l'histoire des religions est entachée par cette déviation qui cantonne l'être à la périphérie de lui-même, dans le mépris de soi. Or, celui qui méprise son être, méprise la Vie. Tôt ou tard, il est déprécié par autrui. «Ne jetez pas vos perles aux porcs, de peur qu'ils ne les piétinent et ne se retournent contre vous pour vous lacérer ! » disait Jésus (Matthieu 7.6)

UN RÉCIT À PARTAGER

(Voir Luc 15.12–32)

C'est qu'il en a de l'audace le fils de cette histoire ! Il veut aller au bout de ses rêves. Mais il va au bout de ses ressources. Il part pour un pays lointain. Loin de son origine, de sa Source. C'est l'homme qui ignore encore ce qu'il y a de sacré en lui. Dès lors, sa vie devient un labyrinthe : il semble perdre sa direction, son centre, sa dignité, son temple intérieur. Il descend au plus bas. Quitte à frôler la dégringolade fatale. Quitte à manquer de s'égarer et de se fondre dans l'expérience d'un monde dont l'attrait, souvent trompeur, est stigmatisé par le profit, la performance, l'agitation et la superficialité.

Mais c'est précisément à l'instant où il touche le fond du fond qu'il réalise son origine sacrée. Cette terre lointaine est devenue le lieu de l'expérience et de la conversion : il découvre pour la première fois son temple intérieur. Enfin il s'éveille à la conscience ! De fait, la charnière de l'histoire s'articule au moment où « il rentre en lui-même… »

Le pays lointain qu'il cherche avec fougue est en lui ! C'est là, dans cette intimité, que Dieu ne cesse de l'attendre. C'est là qu'il retrouve sa source, sa dignité, sa verticalité, sa noblesse. Notez bien que c'est à cet instant qu'il décide de remonter la pente.

Cette prise de conscience se traduit, non par l'humiliation et la culpabilité, mais par une force dynamique et joyeuse. Il est prêt à accueillir l'amour, car il sait que l'amour l'accueille.

OBSERVATIONS

Il faut apporter ici quelques éclairages sur le sens des mots.

Humilité vient du latin *humilitas*. L'expression est dérivée de *humus*, qui évoque la terre. Être *humble* nous invite ainsi à *être proche de notre terre*, donc de notre identité profonde. Rien à voir avec l'humiliation !

En latin, l'adjectif *altus* désigne aussi bien ce qui est haut – d'où l'altitude – que ce qui est profond. C'est pourquoi les poètes et les anciens évoquent souvent l'abîme divin, profond et insondable qui permet néanmoins d'accéder à la cime de son être. De même, les montagnes les plus hautes proviennent du plus profond de la mer. C'est ainsi que du plus profond s'élève le plus haut.

QUESTIONS OUVERTES

• Fallait-il donc que ce fils prodigue se « perde » dans un pays lointain pour réaliser ce que son frère docile et servile ignorait jusque-là : la présence d'un temple intérieur ainsi que le sens de sa dignité et de son origine sacrée ?

• La route qui mène au Royaume de Dieu serait-elle davantage un chemin buissonnier qu'une autoroute rectiligne ? Se trouverait-il au « détour d'un chemin », comme ce fut le cas pour Moïse qui découvrit Dieu, comme par

hasard, au cœur d'un buisson ardent, alors qu'il pensait le trouver au sommet de la montagne sacrée ? (Exode 3.1-7)

• La conversion ne serait-elle pas l'effet d'un retour sur soi-même et en soi, pour retrouver dans cette intimité la présence brûlante et sacrée qui nous attend ?

MATIÈRE À DISCUSSION

Voici quelques diamants extraits de la Bible. A partager et à laisser rayonner...

• « Je ne viendrai pas pour vous détruire, car je ne suis pas un homme mais Dieu. *En ton sein je suis le Saint*. » (Prophète Osée, 11.9) Etonnant Dieu qui renonce à détruire sa propre demeure. Habiterait-Il même dans nos marécages intérieurs ?

• « Le Royaume de Dieu est *à l'intérieur de vous*. » (Jésus, Luc 17.21) Dieu n'est-Il pas le *Très-Haut*, mais aussi le *Très-Bas* et le *En nous* ? Serait-ce cela le Père, le *Fils* et *L'Esprit Saint* ?

• « Dieu qui a dit : « Que la lumière brille au milieu des ténèbres ! » brille aussi *dans nos cœurs*... » (Apôtre Paul, 2 Corinthiens 4.6) Le Dieu qui a présidé la création de l'univers infini en repoussant les ténèbres, agirait-Il donc de manière identique dans notre petit microcosme intérieur ?

• « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que le Souffle de *Dieu habite en vous* ? » (Apôtre Paul, 1 Corinthiens 3.16) Dès lors, ma tâche serait de laisser Dieu être Dieu en moi. J'honore alors cet espace intime : c'est la chambre sacrée pour y respirer le parfum divin. Surtout, ne pas laisser Dieu s'éteindre en moi !

APPROFONDISSEMENT

La Bible considère le cœur comme le centre profond de l'être. C'est le lieu qui révèle la personne dépouillée de ses multiples personnages.

Centre vital de l'individu, c'est aussi la chambre secrète du trésor, le lieu possible de la Présence. C'est pourquoi Jésus disait : « Là où est ton trésor, là aussi est ton cœur. » (Matthieu 6.21)

Pour accéder à ce *château intérieur*, il y a un pont levis : c'est la retraite intime et silencieuse en soi. Autrefois, les pèlerins gravissaient les marches du temple de Jérusalem en psalmodiant cette prière : « Heureux ceux qui placent en Toi leur appui. Ils trouvent *dans leur cœur* des chemins tout tracés. » (Psaume 84.6) Ils se rappelaient ainsi que le lieu de la Présence ne se trouve pas d'abord dans un édifice de pierres, mais dans leur intériorité.

C'est aussi l'expérience d'Abraham, *le père de la foi*, alors que Dieu l'invitait à quitter ses traditions, son confort, ses habitudes et son environnement sécurisant. En le propulsant vers ce risque de la foi, Dieu lui ouvrait un horizon vaste et mystérieux : « *Va* vers le pays que je te montrerai... » (Genèse 12.1) *Lekh Lekha* ! Cette locution hébraïque, traduite habituellement par *Va*, peut se transcrire littéralement par *Va vers toi*. Cette mise en route vers cette terre inconnue et intérieure se révèle être un voyage qui mène au plus intime de soi. C'est là qu'Abraham découvre la terre sacrée. C'est là que se cache le visage de Dieu.

Cette plongée dans la profondeur de l'être ouvre un chemin *vers* Dieu, puis un chemin *en* Dieu. Tous deux passent par la route du cœur.

Hélas, ce chemin intérieur se recouvre vite de broussailles, tel un sentier que l'on ne pratique plus. C'est alors qu'il faut déblayer en soi le nid de Dieu.

Jésus évoque clairement le royaume des cieux comme un royaume intérieur. C'est la *chambre secrète* qu'il nous invite à fréquenter en fermant la porte, afin d'y rencontrer le Dieu secret et intime. « Quand tu pries, entre dans la pièce la plus retirée, ferme la porte et prie ton Dieu qui est dans le secret » (Matthieu 6.5)

Cette pièce retirée n'est-elle pas notre intériorité ? Ainsi, la vraie prière est une descente dans la chambre secrète du cœur, dans l'attention à ce Souffle qui nous fait grandir de l'intérieur. Se tenir au centre de cette Présence qui creuse...

Cette plongée dans l'intériorité n'a rien d'une démarche orgueilleuse et nombriliste. Ce n'est pas parce que le ruisseau et la source ne font qu'un que le ruisseau est à confondre avec la source !
L'intériorité, c'est une belle histoire entre Dieu et mon âme.

CHEMIN PENSANT

« Il y a dans ton cœur une bougie qui attend d'être allumée ; il y a dans ton âme un vide qui attend d'être comblé. Ne le sens-tu pas ? »
(Rûmî, poète persan du XIIIe siècle)

« Dieu est un Au-delà qui est aussi un Au-dedans. »
(Maurice Zündel, théologien)

« Descendons au fond du fond, avec le pari fou que nous y rencontrerons un grand consolateur, un thérapeute, un soignant à usage interne. »
(Alexandre Jollien, philosophe)

La vie spirituelle stimule un déblaiement de l'intériorité. Là se trouve la Présence et la source de la dignité.

VERS L'ESSENTIEL

Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

3
La vérité qui rend libre

QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ? QU'EST-CE QUE LA LIBERTÉ ?

S'il est des sujets chauds qui prêtent à beaucoup de malentendus, la notion de vérité, comme celle de liberté en font partie ! Car qui peut vraiment prétendre détenir la vérité sur quoi que ce soit ? Et qui ose affirmer qu'il dispose d'une pleine liberté de penser, d'être et d'agir ? Néanmoins, Jésus n'hésite pas à lancer à ses auditeurs : « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres ! » (Jean 8.32) Sujets hélas sensibles dont les enjeux sont au cœur de bien de désarrois, de violences et d'abus.

UN RÉCIT À PARTAGER

(Voir Jean 4.1-26)

Jésus se trouve en présence d'une femme qui a perdu la source de son âme. Elle est en fuite. Elle fuit le monde qui la juge, elle fuit les regards arrogants, elle fuit sa propre conscience qui la piège et l'enferme derrière un mur qui lui semble infranchissable. Mais aux yeux de Jésus, les murs ne s'élèvent pas jusqu'au Ciel ! Ils restent à hauteur d'homme. Et Jésus voit plus haut.

Il cherche donc à lui offrir une nouvelle perspective de vie. Plus vaste, libérée des cloisonnements réducteurs, libérée des croyances rigides qui se prennent pour la Vérité.

La rencontre a lieu au bord d'un puits. Notons que pour les anciens, le puits symbolise le cœur.

Cet entretien bouscule radicalement la vie de cette femme et fait tomber ses masques. Le dialogue près de cette eau révèle une autre source encore plus précieuse : celle qui aspire à jaillir hors d'elle en un fleuve de Vie.

En quelques mots, Jésus désacralise les espaces visibles. Car il est impossible d'enfermer Dieu dans des amas de pierre, que sont les temples, pas plus que dans des concepts.

Assez de ces endroits clos où chacun se croit gardien, comme on est gardien de prison ! Où chacun prétend détenir la Vérité, comme on détient un prisonnier. La Vérité ne peut être captive. Jésus fait donc exploser l'exclusivisme de tous systèmes religieux pour privilégier une spiritualité intérieure libre, et qui fait de nous des êtres responsables. Car le plus beau temple à la gloire de Dieu est invisible. On y accède que par éveil intérieur.

La femme peut désormais relever la tête et reprendre pied dans la vie avec confiance, sérénité et liberté retrouvée. Libérée de ses résistances, elle en oublie même sa cruche pour courir vers les gens du village. Elle qui, par honte, cherchait à échapper aux regards des autres, est libérée de ses peurs. Elle a enfin goûté la vérité qui rend libre !

OBSERVATIONS

La *vérité* dans les Évangiles est la traduction courante du terme grec *aletheia*.

Il faut noter que cette expression s'ouvre par une forme négative – un A privatif – et se poursuit par *letheia*, dont l'étymologie évoque la léthargie, donc l'endormissement. Ainsi, nous pourrions traduire ce terme par vigilance, *attention* ou *éveil*.

En ce sens, la vérité serait alors davantage une attitude d'éveil plutôt qu'un dogme ou une croyance. Ce serait une qualité d'attention qui renonce à figer le Souffle divin en une croyance.

Dès lors, cet éveil vise à désentraver ma vie intérieure en y insufflant un vent du large. C'est cette vérité qui me rend libre. Libre et responsable.

QUESTIONS OUVERTES

• Jésus propose une adoration qui dépasse les institutions religieuses, les querelles de montagnes… ou de clochers. Percevez-vous la nuance que Jésus apporte entre les appartenances, les croyances et la véritable adoration qui se vit dans un* souffle de liberté et de vérité *?

• Qu'implique pour vous ce couple de mot apparemment indivisible :* Vérité/Liberté *?

• Selon Jésus, la source de la vérité qui rend libre est dans sa parole. Mais à quelle parole fait-il allusion ? Serait-ce une manière d'affirmer son désir d'incarner cette parole libératrice ?

• La vérité serait-elle d'avantage de l'ordre de la relation à la vie qu'au dogme ?

• Jésus affirme qu'il est* chemin, vérité et vie. *(Jean 14.6). Voyez-vous dans l'articulation de ces trois qualificatifs un absolu indiscutable ou plutôt une logique de progression (de cheminement), comme des échelons qui mènent à une vie de plus en plus libre et abondante ?

• Cette affirmation ferait-elle sens avec cette autre parole de Jésus : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et l'aient en abondance : » (Jean 10.10) ?

MATIÈRE À DISCUSSION

Avez-vous déjà essayé de mettre du souffle dans une boîte ? Que pensez-vous du résultat ?

Une métaphore percutante du prophète Jérémie dénonce les « possesseurs » de vérité : « Ils m'ont abandonné, moi (Dieu) la source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau. » (Jérémie 2.13) Dieu se révèle donc être une source qui ne demande qu'à jaillir et à quitter les espaces clos. Et si le comble de la religion était de détourner cette source, ou même pire : d'avoir l'illusion de l'enfermer dans un espace muré, mais fissuré et poreux ? Pauvres détenteurs du vide !

Si la Vérité est absolue et unique, nous en avons chacun une vision parcellaire. Il est donc possible et juste de chercher à contempler la Vérité, mais sans la posséder. C'est bien là le signe de notre limite humaine.

APPROFONDISSEMENT

L'apôtre Paul affirme : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile. Tout m'est permis, mais moi, je ne permettrai à rien d'avoir autorité sur moi. » (1 Corinthiens 6.12)

Il est courant d'affirmer que « la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres ».

J'avoue n'adhérer que modérément à ce dicton. Pourquoi d'ailleurs faudrait-il renoncer à ma propre liberté pour que les autres puissent en jouir à leur tour ?

Avec finesse, l'apôtre Paul trace un chemin qui me semble plus judicieux et fécond.

D'abord, il ne confond pas la liberté qui libère avec le libre arbitre qui laisse libre cours à son désir, aussi insensé soit-il. C'est le « tout m'est permis ».

Ne nous arrive-t-il pas, de plus en plus souvent, de confondre la liberté avec le désir de faire ce qui nous passe par la tête ?

Or, la liberté n'est pas à confondre avec le libre arbitre ! Faire ce que l'on veut n'est pas signe de liberté. La liberté est le résultat de justes choix libérateurs.

Sinon, il arrive tôt ou tard que l'on succombe aux pièges de la servitude des addictions. Mauvais choix dont on devient sa propre victime. Et c'est bien là le comble : le libre arbitre peut conduire à la servitude. Adieu, liberté chérie !

Certes, Paul affirme que tout lui est permis. Mais il s'impose une limite : que rien – ou personne – ne prenne autorité sur lui.

CHEMIN PENSANT

« La Vérité est Quelqu'un : Quelqu'un de plus intérieur à nous-même que nous-même. »
(Maurice Zundel, théologien)

« Il n'y a pas de religion installée, il n'y a que des âmes en route. »
(Théodore Monod, scientifique et humaniste)

« Ne faisons pas passer l'amour de la vérité avant la vérité de l'amour. »
(Augustin d'Hippone, théologien du IVe siècle)

« Pour demeurer en la Parole, encore faut-il pouvoir s'ouvrir à l'écoute d'une vérité sur soi, sur ses paralysies, ses dépendances, ses enfermements. »
(Corina Combet-Galland, théologienne)

« Qu'est-ce que la liberté sans celle de la juger ? Il faut chercher plus loin que la liberté. Pour être libre, il faut chercher aussi autre chose qu'elle. Autrement, ce n'est pas long qu'on est esclave. »
(Pierre Vadeboncoeur, écrivain québécois)

Fruit d'une quête, d'une disposition, d'une ouverture, d'une écoute, et d'une décision éclairée, la liberté est un choix.

Dès lors, il est une vérité qui libère, comme il est un mensonge qui rend captif.

VERS L'ESSENTIEL

Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

4
Le juste combat

UN COMBAT POUR… ET NON CONTRE

Cela vous-est-il arrivé de vous épuiser dans des combats qui se révèlent impossibles, alors même qu'ils sont profondément justifiés à vos yeux ? Il semble que l'origine profonde du burn out se situe surtout dans un surinvestissement pour un idéal noble, juste et élevé. Sans doute trop élevé, à s'en brûler les ailes, comme Icare. De même, ne vous êtes-vous pas, plus d'une fois, « cassé les dents » à chercher à extirper de vous ce qui vous déplait, pour réaliser avec désespoir que c'était peine perdue ? Pire : plus vous combattez ce qui vous contrarie, plus vous le rendez présent et plus cela vous plonge dans un désarroi profond.

UN RÉCIT À PARTAGER

(Voir Matthieu 13.24-30)

Quelle étrange histoire proposée à la réflexion par Jésus… Un agriculteur qui laisse un obscur *semeur de zizanie* introduire de la mauvaise herbe dans son champ tout juste ensemencé de blé. Sans même réagir ! Notons au passage que l'expression de semeur de zizanie vient de cette histoire racontée par Jésus.

Non seulement le maître des lieux ne réagit pas, mais pire : il propose à ses serviteurs de ne pas intervenir et de laisser croître ensemble le blé et la mauvaise herbe jusqu'à la moisson, toute action d'arrachage ne menant qu'à malmener le bon blé en le foulant aux pieds.

Face à un champ mêlé, Jésus propose de valoriser le bon blé plutôt que de lutter contre la mauvaise herbe. A ses yeux, c'est la seule manière de circonscrire le chaos plutôt que d'en ajouter davantage ! Et si ce champ mêlé… c'était nous ?

OBSERVATIONS

L'expression *zizanie* (ou ivraie) est souvent liée, par sa racine hébraïque, à *satan* (littéralement : *adversaire, diviseur, disputeur*).

Il s'agit donc d'un symbole du mal. Il est vrai que l'ivraie ressemble à s'y méprendre au blé. Elle en est donc d'autant plus perfide.

N'y a-t-il pas pire mensonge que celui qui s'approche de la vérité ? N'y a-t-il pas pire mal que celui qui prend l'apparence du bien ?

Notons que les ouvriers ne manquent pas d'air lorsqu'ils proposent au maître d'aller arracher la mauvaise herbe. Si les foudres célestes étaient à la disposition des humains, il est probable qu'autour de nous et en nous un feu dévastateur ne laisserait que cendres fumantes. Que d'intolérance et d'orgueil déguisés en ferveur religieuse ! Que de fanatismes qui se prennent pour de la fidélité ! Que de radicalismes justifiés au nom d'une vérité nombriliste ! Que de combats mortifères menés au nom de Dieu !

QUESTIONS OUVERTES

- ***Que penser de cet « endormissement » qui laisse le champ libre au semeur de zizanie ? Se pourrait-il que Dieu – car c'est bien Lui le semeur – soit dépassé, démuni et absent de ce monde ?***
- ***N'y a-t-il pas un lien évident entre ce champ mêlé et ce monde qui nous entoure ?***
- ***Cette cohabitation du bien et du mal ne ressemblerait-elle pas aussi à notre réalité intérieure ?***
- ***Comment comprendre le refus du maître de faire le tri ?***
- ***Jusqu'où faut-il accepter cette « cohabitation » paradoxale ?***

MATIÈRE À DISCUSSION

Voici une expérience que j'aime partager avec des enfants. Prenez un verre d'eau. Introduisez une pincée de terre. Ce verre pollué est à l'image de notre intériorité. Que faire ?

Souvent les enfants proposent : « Jette donc l'eau et refais le plein ! » Mais, appliqué à la vie, c'est impossible !

D'autres, plus futés, disent : « Pose ton verre. Après un moment de repos, la terre redescend et ton eau est propre. » Hélas, dès que le verre est agité, tout redevient trouble.

Reste alors une solution : ne rien éliminer, mais placer le verre sous une source d'eau. Introduire... et non éliminer.

Le verre déborde. Mais toute l'attention est portée sur la source que j'accueille. Tranquillement, l'eau du verre se purifie par débordement.

Surtout ne pas chercher à éliminer, mais à introduire... Ne serait-ce pas cela le juste combat ?

APPROFONDISSEMENT

L'être spirituel sait qu'il vit dans un monde pollué, composite, où le bon cohabite avec le moins bon, voire même le mauvais. Il sait aussi que ce monde mêlé est en lui.

Pourtant, Jésus propose de ne pas faire usage de désherbant. C'est ainsi qu'il pousse l'être spirituel à devenir le « sel de la terre » en se fondant dans ce monde (Matthieu 5.13). Cohabiter pour y agir. Notre rôle n'étant pas d'être purificateur, mais exhausteur de saveur.

C'est pourquoi, un être spirituel adopte un regard non jugeant sur les autres ainsi que sur lui-même. « Moi, je ne juge personne », lançait Jésus aux religieux moralistes qui proposaient l'élimination radicale d'une femme adultère (Jean 8.15). Paul, digne disciple de Jésus, écrivait : « Je ne me juge pas non plus moi-même, sans que je sois juste pour autant. » (1 Corinthiens 4.3) Car, qu'on le veuille ou non, nous demeurons aussi un champ en friche, un lieu de cohabitations contradictoires. C'est bien là notre condition humaine.

La mise en garde du semeur est catégorique : non à l'arrachage, au désherbant ou au tri ! Le bon serait gâché par dommage collatéral.

Dès lors, il est important de ne pas se fourvoyer de combat. Non pas *contre* le mal qui nous habite ou qui nous entoure, mais *pour* le bien qui est aussi là. Afin de lui donner de la place. De fait, on n'élimine pas les ténèbres en luttant contre elles, mais en allumant la lumière.

De plus, se porter en critère absolu du bien et du mal, choisir de combattre cette ivraie en se prenant pour la main de Dieu, serait une transgression flagrante du premier commandement divin : « Mange de tous les arbres du jardin ; mais *ne mange pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais*, car le jour où tu en mangeras tu mourras. » (Genèse 2.16) Arracher le mauvais nous mène à consommer de ce fruit défendu et mortifère, c'est se prendre pour Dieu à la place de Dieu !

« Laissez croître ensemble l'un et l'autre », dit Jésus. Seule manière d'accueillir ce qu'il y a de bon sans l'abîmer.

L'apôtre Paul a vraisemblablement été confronté à une dépression. Il en parle avec une franchise émouvante dans une lettre adressée aux Romains. Il y exprime son angoisse : « Ce que je produis, je ne le comprends pas. Ce que je veux, je ne le pratique pas, ce que je fais, c'est ce que je déteste ! » (Romains 7.15) Il s'écrie plus loin : « Misérable que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Le comble est même atteint lorsqu'il prétend : « Je le sais, rien de bon n'habite en moi... » Le jugement semble sans appel !

Quel drame que de se résumer pareillement par le mauvais ! Bien heureusement, il réalise subitement l'énormité de son affirmation et nuance ses propos, réalisant que s'il fait ce qu'il ne veut pas, c'est donc qu'il y a en lui un désir de bonté et de pureté. Dès lors, il reconnait et accueille, comme une réalité indivisible, cette part lumineuse qui cohabite avec d'autres parts obscures de son être. Il accepte de se considérer comme un « champ mêlé ».

Apaisé et recentré sur ce bon qui l'habite et qui reste sa priorité, il peut enfin exprimer sa foi sereine en Jésus-Christ qui le libère de toute culpabilité.

Il peut alors se plonger dans un courant de vie, dans la paix des profondeurs.

CHEMIN PENSANT

- « Bonjour », dit le petit prince.
- « Bonjour », dit le marchand.
C'était un marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif. On en avale une par semaine et l'on n'éprouve plus le besoin de boire.
- « Pourquoi vends-tu ça ? » dit le petit prince ?
- « C'est une grosse économie de temps, dit le marchand. Les experts ont fait des calculs. On épargne cinquante-trois minutes par semaine. »
- « Et que fait-on de ces cinquante-trois minutes ? »
- « On en fait ce que l'on veut...
- « Moi, se dit le petit prince, si j'avais cinquante-trois minutes à dépenser, je marcherais tout doucement vers une fontaine... »
(Antoine de Saint-Exupéry).

Le bon combat : non pas contre le mal, cherchant à l'éliminer, mais pour le bien, cherchant à le reconnaître, l'accueillir, le choyer et lui donner ainsi plus de place.

VERS L'ESSENTIEL
Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

5
Entrer dans la joie

UNE QUESTION DE REGARD

L'idée du bonheur, fort à la mode, est pourtant à relativiser. Car il passe, fragile, éphémère et impermanent comme le vent. Néanmoins, le bonheur demeure encore et toujours la quête primordiale de l'être humain. On ne cesse de lui courir après, comme après un mirage. Ainsi, dans la maison du bonheur, la plus grande pièce est sans doute la salle d'attente. Serges Gainsbourg chantait : « Fuir le bonheur de peur qu'il se sauve ! » Si le bonheur se résume à la résolution de nos mille problèmes, il y a fort à parier que, même si les mille problèmes sont résolus à l'instant, mille nouveaux problèmes pointent leur nez ! Pour ma part, je ne crois pas à cette notion du bonheur. Par contre, je crois fermement à la joie. C'est une toute autre démarche. Car joie et bonheur ne sont pas des synonymes.

UN RÉCIT À PARTAGER

(Matthieu 25.14-30)

Le récit est complexe. Mon propos, ici, n'est pas d'aborder l'ensemble de cette parabole, mais d'en souligner un aspect qui donne un éclairage particulier au thème de la *joie*.

La trame de l'histoire est simple : un maître confie ses biens à trois de ses hommes, puis s'en va pour un pays lointain.

Les deux premiers reçoivent avec joie et reconnaissance ce qu'ils considèrent comme un don précieux. Spontanément, portés par l'enthousiasme, ils le font fructifier.

Le troisième enterre le don reçu. Il le prend donc, mais dans l'amertume, la frustration et la colère. Il ne l'accepte pas vraiment. Car ce don l'encombre, lui fait peur. C'est pourquoi il l'enterre.

Le regard qu'il porte sur son maître est également porté par une crainte servile, d'où son refus – ou son incapacité – de s'approprier le don. En l'enterrant, il « se terre » lui-même !

Au retour du maître, les deux premiers hommes, enthousiastes, montrent combien les biens confiés ont fructifié.

Et le maître se réjouit de leur joie !

Le troisième homme considère le maître de manière radicalement différente. Il voit en lui un être profondément malveillant et tyrannique. À se demander si les deux autres parlent de la même personne !

Le malheureux, aigri et timoré, s'est donc privé du don en l'enterrant. Au retour du maître, il est d'ailleurs le seul à le lui rendre : « Prends ce qui est à toi ! » dit-il. Il a donc refusé le don.

Les deux premiers sont donc *entrés dans la joie*, alors que le dernier s'est confiné dans l'amertume, la colère et la frustration. Dans cette fermeture à la joie, il ne peut donc que s'engager sur un chemin de peine.

OBSERVATIONS

Un *talent* est une valeur monétaire extrêmement conséquente : vingt ans d'un salaire moyen ! Mais c'est aussi un poids important : trente kilos ! Dès lors, on comprend mieux la raison de cette répartition inégale : « à chacun selon sa force. »

L'utilisation de l'expression utilisée « *confier* » les biens est sans ambiguïté : il s'agit d'un don véritable, sans perspective de reprise.

De fait, la formulation au sujet des deux premiers bénéficiaires qui « firent valoir » les dons se traduit littéralement : « ils les firent œuvrer en eux-mêmes ». C'est une manière de transformer le don en l'intégrant, donc en se l'appropriant.

Concernant l'expression « se terrer », évoquée plus haut, voici la définition du Larousse : « Se cacher à l'abri du danger ou vivre hors du contact avec autrui. » C'est se piéger par ses peurs.

QUESTIONS OUVERTES

• Jésus parle d'entrer dans la joie. Comment comprendre cette expression ? Est-ce à dire que plus qu'un état de fait, c'est un cheminement libre et volontaire ?

• La joie serait-elle le résultat d'une décision, donc d'un changement de regard porté sur les choses et les événements ?

• « J'ai eu peur ! » dit le troisième homme. La peur serait-elle l'obstacle majeur au refus d'entrer dans la joie ?

• La peur serait-elle à l'origine de tout scénario mortifère ?

• La joie des deux premiers hommes serait-elle liée à la compréhension de la confiance que le maître leur accorde, ainsi qu'à l'opportunité de s'engager dans un projet qui fait d'eux des êtres responsables et solidaires ?

• Le troisième homme considère son maître comme un être tyrannique. Serait-ce une projection de son propre regard ?

• Jésus nous inviterait-il à quitter le « dieu-tyran », hélas beaucoup trop présent dans nombre de religions ?

MATIÈRE À DISCUSSION

Un constat ainsi qu'un étrange paradoxe : il y a ceux qui ont tout pour être heureux et qui ne le sont pas. Et il y a ceux qui ont tout pour ne pas l'être et qui le sont ! D'où vient donc la différence ?

Que penser de nos dialogues intérieurs nocifs et souvent mensongers ?

APPROFONDISSEMENT

Pour Jésus, il est évident que le royaume de Dieu est d'abord une attitude intérieure qui s'exprime par une *ouverture à la joie*. C'est la capacité à accueillir la vie, la vie en plénitude, comme une grâce imméritée et néanmoins accordée.

Lors d'un long entretien avec ses disciples, peu de temps avant sa mort, Jésus en vient à l'essentiel. Il leur parle sans artifices, avec franchise, exprimant les difficultés de la vie. Il leur montre que tout est aussi une question de regard, de choix, de persévérance, de combat. Non pas de combat *contre*, mais de combat *pour*. Pour demeurer dans l'amour, pour demeurer dans la paix et dans la confiance... Et il ajoute : « Je vous parle ainsi pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète. » (Jean 15.11)

Puis il adresse une longue prière à Dieu, toujours pour ses disciples, afin qu'ils soient protégés des pièges de la vie. Encore une fois il ajoute : « Je parle ainsi pour qu'ils aient en eux ma joie complète. » (Jean 17.13)

De fait, le tout premier témoignage écrit par les chrétiens du Ier siècle mentionne qu'ils étaient « remplis de joie et d'un Souffle sacré » (Actes 13.52)

L'apôtre Paul confesse aux chrétiens de Corinthe : « Je suis rempli de joie au milieu de toutes notre détresse ! » (2 Corinthiens 7.4).

Et, peu de temps avant de mourir en martyr, alors qu'il est emprisonné, il écrit aux habitants de Philippe une lettre courte et émouvante où il évoque quatorze fois la joie. Comme un refrain il répète : « Réjouissez-vous toujours ». Or, il attend une mort tragique ! Cette joie vient donc bien de son regard porté sur les événements et non des événements eux-mêmes.

Une autre parole de Jésus, extraite d'un discours adressé à une foule rassemblée sur une colline de Galilée donne un bel éclairage au thème de la joie : « L'œil est la lampe du corps. (...) Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien sont grandes les ténèbres ! » (Matthieu 6.22, 23)

Quelle étrange manière d'envisager l'œil comme une source lumineuse. La lumière viendrait-elle de l'intérieur ? De fait, Jésus évoque « la lumière qui *est en toi* ». Mais il ajoute aussitôt : « Si ton œil est bon (littéralement : *simple, sans arrière-pensée*), tout ton corps sera illuminé. S'il est mauvais, tout ton corps sera dans les ténèbres. » C'est donc la perception et l'orientation de mon regard qui m'ouvrent à l'illumination.

Mais d'où vient cette lumière ? J'attends volontiers qu'elle me parvienne de l'extérieur, des circonstances de la vie. Pourtant, elle vient davantage de ma propre lecture face aux événements.

Il est vrai que ce ne sont pas ceux qui semblent avoir la vie la plus confortable qui rayonnent forcément de la plus grande joie.

La santé du corps dépend donc de son niveau d'illumination intérieure. Notons que *Dieu* vient du latin *Dies* qui signifie *le jour*. Or, c'est dans le fond de l'être qu'il « fait Dieu », là est la lumière. Là est la source de la joie.

CHEMIN PENSANT

« Les gens sont comme des vitraux. Ils brillent tant qu'il fait soleil, mais, quand vient l'obscurité, leur beauté n'apparaît que s'ils sont illuminés de l'intérieur. »
(Elisabeth Kübler-Ross)

« Tous les hommes pensent que le bonheur se trouve au sommet de la montagne alors qu'il réside dans la façon de la gravir. »
(Confucius)

« La joie emplit le cœur lorsqu'on a rencontré la certitude que la vie n'est pas un chemin qui va vers rien. »
(Abbé Pierre)

La joie... Une attitude face aux événements et non une conséquence des événements eux-mêmes.

VERS L'ESSENTIEL

Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

6
Démystifier le travail

GOÛTER LA LIBERTÉ D'ÊTRE

Dernièrement, une expression courante m'a subitement agressé le tympan, comme si tout à coup j'en percevais l'énormité : « Il faut gagner sa vie ! » Quoi donc ? La vie m'est offerte ! Je ne l'ai même pas choisie. Pourquoi devrais-je donc la gagner ? L'accueillir, oui. L'honorer, certainement. Mais de grâce, que l'on ne m'impose pas ce défi qui pèse sur les épaules comme la lourde pierre que Sisyphe devait rouler tout au long de sa vie ! Pour beaucoup, gagner sa vie est le retour mérité du travail. Certains ont vu dans ce travail rémunérateur le signe de la bénédiction divine, sinon le signe de la réussite. Dès lors, que faire lorsque le travail vient à manquer ? Que cela soit par la retraite, le chômage ou la maladie… Je ne gagne donc plus ma vie ? Ma vie serait donc perdue ? Game over…

UN RÉCIT À PARTAGER

(Ecclésiaste 1.2-11)

Dans ce texte millénaire, l'Ecclésiaste répète, comme un refrain, que tout est vanité – ou vent, vapeur, brume, évanescence, futilité… Il est vrai que tout passe et s'efface, comme brume au matin qui fond au soleil. De quoi s'offrir un peu de distance – ou surtout de la hauteur – face au poids de l'existence !

Il évoque la peine que l'Homme se donne pour faire sa place sous le soleil. Il répète que, néanmoins, tout passe et file dans les oubliettes. Même les œuvres humaines disparaissent, rongées par le vent, érodées par les passages, anéanties par le fanatisme, évaporées par le temps et l'oubli. C'est pourquoi l'être spirituel ne se soucie guère de marquer son passage en laissant des traces.

Mieux vaut-il vivre les yeux ouverts sur le présent et savourer les joies simples, dans l'abandon à la vie ? « A quoi servira-t-il à un être humain de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? » s'interrogeait Jésus. (Marc 8.36)

Ensuite, l'Ecclésiaste semble opposer la fragilité humaine à la stabilité de la nature. Toutefois, le regard qu'il porte sur cet univers n'est pas aussi bienveillant qu'il y paraît. Il évoque le soleil qui se lève et se couche imperturbablement, le vent qui tourne à l'infini et l'eau qui ne cesse de couler. Il conclut : « Tout cela me fatigue ! » (1.8) Il semble las de se confronter à un environnement répétitif, insensible à la condition humaine.

Marx et Darwin peuvent se mordre les phalanges dans leur tombe : l'univers ne semble pas évoluer vers un progrès. Il tourne en rond ! Même l'évolution du monde paraît se tracer de manière chaotique. Car rien ne prouve que l'histoire travaille au bénéfice de l'humain. La vie est un mouvement hasardeux. Et s'il m'arrive de penser que le salut est au bout de ma peine, je réalise vite qu'il prend l'allure d'un mirage dans le désert de mes illusions.

Dès lors, quel sens donner à son travail ? Et pourquoi encore se fatiguer ? L'Ecclésiaste s'interroge : « Quel être y a-t-il pour l'homme dans son travail ? » (2.22, traduction de Daniel Lys) Il en vient même à exécrer cette manière d'envisager le labeur qui fausse le rapport à la vie : « J'ai détesté tout le travail que j'ai fait… » (2.18) Car, si le sens de l'existence ne dépend que de l'ouvrage accompli, le désespoir et l'amertume gagnent tôt ou tard : « J'en suis venu à me décourager de tout le travail que j'ai fait sous le soleil. » (2.20)

Toutefois, lorsque le travail est là, l'Ecclésiaste l'accueille comme don de Dieu plus que contrainte : « De voir le bonheur dans son travail, moi j'ai vu, cela vient de Dieu. » (2.24)

OBSERVATIONS

Le livre de l'Ecclésiaste est rédigé par un énigmatique maître de sagesse qui se présente comme l'un des fils du roi David. La tradition a cru reconnaître la plume de Salomon, le « patron des sages », sur le déclin de l'âge.

Il se donne le nom de Qohéleth, expression hébraïque qui évoque un enseignant qui interpelle ses élèves. Plus qu'un nom, il pourrait s'agir d'un titre se référant à un rassembleur. Dès lors, il est possible de traduire cette formule par Le sage, Le penseur ou même Le philosophe. Sous sa forme grecque on lui a donné le nom d'Ekklèsiastès. Ecclésiaste en français.

QUESTIONS OUVERTES

Travailler n'est plus suffisant : il faut s'épuiser !

Rêver ou méditer ? Perte de temps ! Le repos ? Seulement si l'on est éreinté et pour travailler plus efficacement ensuite.

• Est-ce donc si noble de mourir au travail, pour le travail et par le travail ?

• Le recours à l'action, n'est-ce pas une manière de répondre aux conflits intérieurs, aux dépens d'une réflexion sur la vie ? Ne serait-ce pas une stratégie d'adaptation ou de fuite dans un contexte qui peut paraître inquiétant ?

• Faut-il ainsi justifier notre refus de penser au sens et à la finalité de l'existence ?

MATIÈRE À DISCUSSION

Les moralistes et les religieux ont tant loué le travail que, lorsque survient le chômage, la maladie ou la retraite, tout s'effondre. De fait, on agit pour que même nos vieux ne puissent l'être. On les veut actifs et bronzés ! Réaction d'enfants gâtés.

Dans une cour de récréation, lorsqu'un écolier délaisse ses compagnons au milieu du jeu, il jette le discrédit sur l'intérêt même de ce divertissement. Les autres se liguent alors pour le contraindre à revenir.

Et si forcer nos vieillards à participer à notre agitation, jusqu'à l'extrémité de leurs forces, n'était que l'expression d'une trop haute opinion du jeu qu'on cherche à leur imposer ?

APPROFONDISSEMENT

Dès le début de l'aventure humaine, le texte biblique préconise un repos hebdomadaire (sabbat) pour apprendre à respirer dans le Ciel et accéder à l'être. C'est ainsi que l'Homme découvre son identité en accueillant la vie, qu'il s'agit d'honorer plutôt qu'à gagner par ses œuvres accomplies.

Car la vie n'est pas à réussir... mais à vivre !

Précédant l'agir, le sabbat permet d'envisager le repos comme le terrassement d'une juste action, et non comme la récompense d'un travail bien accompli. A noter que dans le texte de la création de l'humanité, le repos précède le travail, alors que notre société impose l'inverse !

Jésus redonne le plein sens à ce repos sabbatique, quitte à déstabiliser les religieux figés dans leur légalisme. Pour lui, le sabbat est offert pour savourer des bienfaits de la vie et favoriser une relation privilégiée à notre environnement extérieur et intérieur. C'est une invitation à quitter le faire qui épuise pour savourer enfin l'être. Un jour qui rappelle que la juste priorité n'est pas dans le travail qui épuise, mais dans le repos qui recentre.

Hélas, le sabbat est devenu un rituel astreignant. Un ensemble d'interdits ont alourdi le poids de ce jour. Dès lors, provocateur, Jésus rappelle : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. » (Marc 2.27)

Certes, le travail est une nécessité. Mais pourquoi lui donner une valeur absolue ? C'est pourquoi, je choisis de réaliser ce qui est à ma portée, sans me demander si cela va changer le cours des choses. Sans me croire indispensable. Me tenir nu devant Dieu, confiant et libéré des attentes. Lâcher même l'exigence de résultat et d'efficacité.

C'est privilégier l'agir plus que le faire, l'action plus que la réaction.

CHEMIN PENSANT

« Pour faire accepter des vies presque entièrement consacrées à des activités imposées, nos sociétés ont sacralisé le travail et l'ont présenté comme source de la dignité. En réalité, la source de la dignité est la participation au réseau des échanges. »
(Albert Jacquard, biologiste et généticien)

« Dieu ne regarde pas ce qu'est l'œuvre, mais seulement quels sont l'amour et la ferveur et l'esprit qui sont dans les œuvres. »
(Maître Eckhart, théologien et philosophe du XIVe siècle)

« Le démon le plus coriace est celui de l'utilité. »
(Jacqueline Kelen, écrivain)

« Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. »
(Blaise Pascal, mathématicien et philosophe)

La vie trouve son accomplissement dans la liberté d'être plus que dans l'agir et la performance.

Provoquer un courant d'être plus qu'un courant d'air !

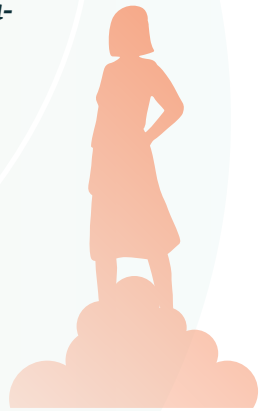
VERS L'ESSENTIEL

Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

7
Pour une juste relation

EN FINIR AVEC LES CODÉPENDANCES

C'est un grand classique : parce qu'ils manquent de confiance en eux, beaucoup d'individus préfèrent se noyer dans des relations vampirisantes qui les laissent stagner à la périphérie d'eux-mêmes quitte à ruminer leurs frustrations et en être empoisonné toute leur existence. La peur d'être soi, la peur de la différenciation, la peur de ne pas être accepté et aimé, peuvent conduire à se laisser fondre et engluer dans un moule social ou familial. Tant de relations fusionnelles qui mènent à des liens confusionnels !



UN RÉCIT À PARTAGER

(Matthieu 10.34-36)

Voilà des paroles choquantes et provocatrices qui dépoussièrent l'image souvent mièvre d'un Jésus béatement pacifique. Quelle idée que de lancer ainsi des paroles autant subversives !

Se contredirait-il en niant qu'il est venu apporter la paix sur la terre ?

Et que vient faire ici ce glaive ou cette épée ? Que de violences accomplies au nom de Dieu ! Jésus en ajouterait-il une couche ?

Il va de soi que tout cela ne semble pas correspondre à ce que Jésus enseigne et incarne dans sa vie. Que cela soit clair : Jésus n'a jamais favorisé la rupture familiale. Bien au contraire ! Il est un artisan du lien, de la paix et de la non-violence. Autrement, pourquoi aurait-il dit : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Mais je ne vous la donne pas comme le monde donne » (Jean 14.27) ? Pourquoi aurait-il proclamé : « Heureux les doux. Ils sont les héritiers de la terre ! » (Matthieu 5.5), ainsi que : « Heureux les faiseurs de paix. Ils sont appelés fils de Dieu ! » (Matthieu 5.9) ?

Visiblement, la paix que Jésus cherche à apporter est d'un tout autre ordre que celle que propose habituellement notre société. Parodie de paix qui n'est souvent qu'un « cessez le feu ». La paix de Jésus est une paix des profondeurs.

Et l'épée ? Est-ce vraiment l'épée de la guerre ? Jésus a toujours cherché la réconciliation dans les rapports humains.

Et si cette épée était le symbole, non pas de la violence, mais d'une séparation juste et nécessaire ?

OBSERVATIONS

Un tuteur pour un jeune arbre est nécessaire pour son développement harmonieux et équilibré. Mais vient un temps où il fait obstacle à la croissance. De même, le cordon ombilical est indispensable pour le fœtus. Mais il faut bien qu'un tranchant passe pour que l'enfant vienne à la vie « du dehors ».

Dans le film éponyme, Tanguy a 28 ans et vit toujours chez ses parents. Sa mère lui avait dit : « Tu es tellement mignon, si tu veux tu pourras rester à la maison toute ta vie. » Que de dégâts en perspectives !

QUESTIONS OUVERTES

Jésus parle de son rêve de liberté pour ses disciples en des termes extrêmement forts. Par exemple, ces affirmations qui suivent.

- ***« Ne jetez pas vos perles devant les porcs ! » (Matthieu 7.6)***
- ***« Je veux la compassion et non le sacrifice ! » (Matthieu 9.12)***
- ***« Si quelque part les gens ne veulent pas vous accueillir ni vous écouter, partez de là en secouant la poussière de vos pieds. » (Marc 6.11)***

• ***« Celui qui met sa foi en moi, des fleuves d'eau vive couleront hors de son sein. » (Jean 7.38)***

• ***« Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. » (Jean 8.32)***

• ***« Je suis venu pour qu'ils aient la vie et l'aient en abondance. » (Jean 10.10)***

• ***« J'ai placé en face de toi une porte ouverte. Personne ne peut la fermer ! » (Apocalypse 3.8)***

Quels liens voyez-vous avec le thème de la codépendance ?

MATIÈRE À DISCUSSION

La psychanalyste Marie Balmary commente ce passage du glaive : « Il est question de séparer en deux ce qui pourrait ne faire qu'un si aucun couteau n'arrivait. Le fils ferait un avec son père. C'est-à-dire : il ne deviendrait pas fils mais le-même-que-son-père, il resterait non séparé, de même la fille et jusqu'à la belle-fille. Ce couteau ne travaillera pas que dans la famille d'origine, mais aussi entre adultes, entre belle-mère et bru. (...) « Je t'aime parce que tu es (à) moi » ne diffère de « Je t'aime parce que tu es toi », que par l'épaisseur d'une lame de couteau. Mais ces pensées, souvent inconscientes ou implicites, décident du bonheur ou du malheur des êtres. » (Marie Balmary, *Le sacrifice interdit*, Grasset, Paris, 1995, p.108, 110).

Jésus évoque même le moteur de la haine pour sortir de la fusion qui mène à la confusion : « Si quelqu'un vient à moi sans haïr père, mère, femme, enfants, frères, sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » (Luc 14.26)

L'expression de la haine n'a sans doute pas ici la connotation émotionnelle et radicale qu'on lui attribue aujourd'hui. Néanmoins, elle évoque une volonté de rompre avec la codépendance affective qui englue la relation. Distance nécessaire pour redéfinir le juste lien.

L'amour s'épanouit dans la distinction, non dans la fusion.

APPROFONDISSEMENT

Jésus était un homme libre qui cherchait à rendre libres ses interlocuteurs. C'est pourquoi il a lutté contre toute notion de pouvoir. Car, celui qui recherche la puissance exerce sur l'autre une influence par contrainte morale, spirituelle ou physique. On parle aujourd'hui de *manipulateur* ou de *pervers narcissique* dont l'influence annihile, chez celui qui la subit, son individualité, son désir et sa réalité.

Cette épée qui tranche au sein des relations familiales, favorise donc la *différenciation*, afin que l'individu accède à l'être et vive une relation non dévastatrice.

Jésus parle de « trancher », non pas des personnes au sens physique, mais des situations, des attitudes, des comportements et des liens devenus confusionnels à force d'être fusionnels. Ces liens qui empêchent la croissance.

C'est en ce sens que Jésus évoque le glaive qui doit intervenir au sein même des relations familiales. Non pour susciter la discorde, mais pour me *différencier*. Démarche qui défusionne, fait éclore l'individu, favorise l'accès à l'être ainsi qu'à des relations saines, libres et accomplies. Qui dénoue la personne en la réconciliant avec elle-même.

Jung, le psychanalyste, parle d'*individuation* nécessaire. Car, chacun doit trouver son territoire pour se développer et s'épanouir.

Mais il n'est pas de naissance sans douleur. L'apôtre Paul écrit : « Rejetez le mensonge et que chacun dise la vérité à son prochain... Mettez-vous en colère mais ne pêchez pas : que le soleil ne se couche pas sur votre irritation. » (Ephésiens 4.26) Appel à se laisser distancer des relations parasitées par le mensonge. La colère est ici envisagée comme un processus capable d'ouvrir la voie à une relation plus juste et authentique, libérée des fausses attentes. Pour autant que l'expression de cette émotion soit franchissement et non enkystement.

Il y a donc un temps de rupture pour tracer un chemin qui recentre et initie un lien libéré.

C'est en ce sens qu'il faut aussi entendre cette parole que Jésus adresse au jeune à qui il propose l'aventure de la foi. Alors que le jeune demande un délai – le temps d'enterrer son père –, Jésus répond : « Laisse donc les morts enterrer les morts ! » (Matthieu 8.22). N'entendons pas ici le refus d'ensevelir un père, mais l'invitation à exister comme un adulte « différencié ».

Vraisemblablement, le père en question était toujours en vie car, en ce temps-là, le fils ne pouvait pas revendiquer son autonomie. L'injonction de Jésus devient alors un puissant appel à être vivant et à exister en adulte libre et responsable.

CHEMIN PENSANT

« Il faut un glaive, un diamant très tranchant pour couper tous les attachements et décapiter les idoles, les illusions, pour oser enfin voir le monde tel qu'il est. »
(Alexandre Jollien, philosophe)

« Pour devenir le sujet de notre histoire qui reste à écrire, il est nécessaire de quitter la matrice qui, après avoir été le lieu indispensable à notre développement, devient une prison, voire une tombe. La transgression en ce sens permettra de naître. »
(Monique Herbage et Pierre Herzbrun, psychothérapeutes)

« Nos valeurs les plus chères n'acquièrent de sens que si nous avons envisagé de les trahir. Ainsi nous saurons véritablement pourquoi nous avons décidé de les conserver. »
(Bertrand Piccard, psychiatre et aéronaute)

Vivre pleinement, c'est être reconnu dans sa singularité.

Cela passe par une revendication juste et nécessaire.

VERS L'ESSENTIEL
Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

8
Vieillir est une œuvre

LA VIE COMME UN DEVENIR

L'être humain ressent au plus profond de lui qu'il est fait pour vivre et cheminer en direction d'un avenir. Car c'est bien le besoin d'accomplissement et de dépassement qui est le moteur de l'existence. C'est lui qui porte la Vie. Certes, la vie se termine un jour. Mais si seulement elle pouvait se terminer comme une œuvre. Si seulement le vieillissement ne s'envisageait pas dans la nostalgie d'une jeunesse perdue, mais dans un souffle d'épanouissement. Comme un fruit savoureux qui a mûri pour offrir tout son nectar.

UN RÉCIT À PARTAGER

(2 Corinthiens 4.16-18)

L'apôtre Paul, dans le passage qui précède ce récit, donne un éclairage sur la vie qui offre une espérance infinie : une perspective qui traverse la mort pour la dépasser.

Pour cela, il évoque le fait que nous portons en nous un trésor : la Présence sacrée. Celle du Christ, Dieu incarné, qui nous habite. Un trésor… mais dans un vase d'argile. Car ce double mouvement – l'un vers la grandeur et l'autre vers la fragilité – est inhérent à la nature humaine. Il y a donc en moi du fragile et de l'invulnérable. C'est tellement vrai, que l'oubli de l'un ou de l'autre conduit à la pathologie.

Mais pourquoi pareillement insister sur le fait que, dès notre naissance, un processus de détérioration de notre être est lancé ?

Notons que ce passage est introduit par ces mots : « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage. » D'où vient cette force qui pousse l'apôtre à vivre « malgré tout » ? De sa vision portée sur *l'être du dedans*. Car pour lui, la vieillesse n'est pas à envisager comme un déclin, mais comme un accomplissement.

De fait, le drame, lorsque le corps nous lâche, c'est de croire qu'il n'y a plus de projets de vie à envisager. Si c'était le cas, à quoi bon poursuivre cette existence futile qui semble être privée de sens ?

Je prétends avec l'apôtre Paul que tant que le souffle me traverse, je suis capable de porter un projet : la construction de mon être intérieur. Car si l'être extérieur décroît, l'être intérieur croît. C'est pourquoi la vie s'ouvre, dès maintenant, à une dimension d'éternité. Quelque chose s'édifie en moi, d'invisible, de mystérieux, d'illimité. Dès lors, l'être spirituel peut poursuivre sa marche avec persévérance et espoir.

Et si vieillir était une œuvre ? Un accomplissement ? Mûrir en vieillissant est un état d'âme, bien plus qu'un état du corps. Vieillir reste ainsi, jusqu'à mon dernier souffle, une activité. Sans doute la plus grande et la plus belle : celle qui construit mon intériorité.

Il faut donc un apprentissage pour bien vieillir ! Jusqu'à sa finalité, la vie reste un chemin de découverte. Je suis l'aventurier, l'explorateur de ma vie et de ses espaces inconnus et profonds.

C'est ainsi, comme le dit l'apôtre, que « le mortel est englouti par la vie ! » (2 Corinthiens 5.5) C'est là que se trouve sa clé du courage – notons que l'expression du courage revient à trois reprises dans ce passage (4.16 ; 5.6 ; 5.8)

OBSERVATIONS

Pour qu'un fruit soit savoureux et riche en parfum, il doit mûrir. Trop vert, il est immangeable.

La jeunesse n'a pas toujours que des avantages : il semble même qu'elle a pas mal d'inconvénients.

Ceux qui cherchent à retenir leur jeunesse physique courent après un mirage. Le résultat est souvent pathétique.

QUESTIONS OUVERTES

• Pensez-vous que la jeunesse soit un idéal auquel il faut s'accrocher toute son existence ?

• Qui souhaiterait demeurer un adolescent éternel ?

• Qui aspirerait à rejouer sa jeunesse à l'infini ?

• Par peur de mourir, beaucoup meurent avant d'être mort. Comme beaucoup tombent malade à l'idée d'être malade. Dès lors, n'y aurait-il pas des jeunes vieux et des vieux jeunes ?

• Ne vaut-il pas mieux être vieux que de jouer à être jeune ?

• Si l'on naît, ce n'est pas pour rien. De même si l'on grandit, dès lors, peut-on dire que l'on ne meurt pas pour rien ?

• Comment comprendre cette affirmation : « Ce qui se voit est éphémère, mais ce qui ne se voit pas est éternel » ?

MATIÈRE À DISCUSSION

Selon le Philosophe Bertrand Vergely, « Vivre ne consiste pas à perpétuer son corps, mais à faire vivre ce qui a de l'âme (...) Vieillir, mûrir, c'est s'ouvrir au temps de l'âme. Quand le corps est moins vigoureux, quand il répond moins à nos désirs, il ne reste pas rien. Il reste l'âme. L'âme, c'est ce qui vit en nous. C'est ce qui vit à l'intérieur de chaque chose. C'est la vie active cachée de nous-même et de ce qui nous entoure. On découvre l'âme quand on s'arrête et que l'on écoute. Alors, dans l'immobile et le silence, on entend monter la musique de la vie. (...) Nous sommes passés d'un temps à un autre, du temps-déclin, qui est le temps extérieur, au temps-occasion, qui est le temps intérieur. » (*Une vie pour se mettre au monde*, 2011, Livre de poche)

Faudrait-il toute une vie pour se mettre au monde ?

APPROFONDISSEMENT

J'en revient au vieux maître religieux Nicodème, venu s'entretenir de nuit avec Jésus (Jean 3.1-8). Jésus lui propose de naître de *nouveau/d'en haut* (le terme grec utilisé envisage ces deux notions simultanément). Nicodème, visiblement mal à l'aise avec cette vision, entend la parole de Jésus comme s'il lui fallait recommencer à zéro son existence. Mais la vie n'est-elle pas trop courte pour faire demi-tour et ainsi se renier ? Ce serait faire fi de toute son expérience de vie. Insupportable pour Nicodème ! D'ailleurs, sa réaction en forme de boutade provocatrice « Comment rentrer une nouvelle fois dans le ventre de sa mère ? » révèle son embarras. De plus, il est âgé...

En réalité, ce n'est pas la case départ que propose Jésus. Il s'agit plutôt de donner une nouvelle orientation à sa vie, en y mettant du souffle, du mystère et de la hauteur.

C'est la deuxième vie de la vie ! C'est résolument choisir de rester en mouvement malgré le grand âge. Il s'agit de demeurer souple, comme le vent mystérieux qui ne sait « ni d'où il vient, ni où il va ». C'est bannir toute forme de sclérose, tout sentiment d'être arrivé et installé. C'est vivre en étant de plus en plus présent à ce que nous sommes et à ce que nous vivons. C'est respecter en permanence la part d'inattendu de la Vie. C'est réaliser qu'« aimer un étranger comme soi-même, cela suppose qu'on s'aime d'abord comme un étranger » (Simone Weil)

L'aventure n'est donc jamais finie ! C'est rester un « passant » vivant. L'homme vivant n'est-il pas celui qui vient à tout instant à l'existence, étant prêt chaque jour à renaître de *nouveau/d'en haut* ?

Je reviens aussi sur cette autre rencontre évoquée précédemment. Celle avec un jeune en quête de sagesse. Devant son hésitation à s'engager dans l'aventure de la vie, Jésus lui lance : « Laisse donc les morts enterrer les morts ! » Dénonçant ainsi ces *morts-vivants* qui cheminent dans cette vie. Ainsi, selon Jésus, il y a des vieux bien avant l'âge, comme il y a des morts bien avant leur mort !

Vivre, c'est donc une question de choix. Question de regard. N'est-ce pas aussi pourquoi Jésus disait : « L'œil est la lampe du corps » ?

Vieillir, c'est s'ouvrir à la vie par une écoute tranquille et silencieuse. Car c'est du silence que naît la parole. Comme la pensée d'ailleurs. Et la maturité de l'âge nous offre le temps de penser. C'est la pensée qui nous permet de rassembler les pièces éparses du puzzle de notre vie pour en réaliser une grande fresque.

Vieillir est donc bien une œuvre. C'est participer à l'écriture du grand Livre de la Vie.

CHEMIN PENSANT

« Ah, la joie de ce travail dont nul ne vient à bout : vivre ! »
(Christian Bobin)

« C'est tellement complexe un homme et, jusqu'au dernier instant, tellement inachevé... »
(Abbé Pierre)

« Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand. Le vieillard qui revient vers la source première, entre aux jours éternels et sort des jours changeants. Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens, mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière. »
(Victor Hugo)

Comme la naissance, la vieillesse fait partie de la vie.

La tâche est de rester lucide et attentif à cette vie qui se déroule.

Mûrir, c'est approcher le grand mystère de l'existence.

Ainsi, la vie ne nous dépouille pas. Elle nous augmente.

VERS L'ESSENTIEL
Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

9
Penser la mort...

...C'EST PENSER LA VIE

C'est une affaire entendue : je vais mourir. Et vous aussi ! Désolé de dézinguer pareillement le moral, mais c'est peut-être la seule certitude de la vie. Même si personne ne peut vraiment prétendre savoir ce qu'est la mort. Pourtant, de manière paradoxale, nous continuons à vivre comme si la mort n'était pas prévue au programme. Certes, vivre nous occupe beaucoup ! Serait-ce par peur de la réalité ? Par fuite ? Voire par refus de cette finitude ? Certes, il faudra bien un jour songer à la mort, mais pas tout de suite. On a bien le temps ! Une foule de projets sont à vivre et à réaliser, mille problèmes sont à résoudre... Qu'on ne vienne donc pas nous contrarier avec la mort ! Vivre comme si nous étions immortels, n'est-ce pas le luxe des vivants ?

UN RÉCIT À PARTAGER

(Ecclésiaste 7.2)

Paroles impertinentes et choquantes. Sincèrement : qui préfère aller dans un lieu de deuil plutôt que de se rendre à la fête ? Ne serait-ce pas le discours d'un insensé, d'un doloriste, d'un frustré de la vie ou d'un mauvais plaisantin ? Ou d'un vieillard amer qui n'attend et n'espère plus rien de la vie ?

En fait, l'Ecclésiaste n'est pas un amateur de danses macabres. Il parle de la conscience de la mort, et non de la mort effective. Il ne cherche donc pas à faire l'apologie de la mort. Dans un autre passage, il conseillait « de se délecter de son pain avec joie et de boire son vin le cœur heureux. » (Ecclésiaste 9.7-9)

C'est avec sérénité et conscience qu'il inscrit sa réflexion dans une démarche de vivant qui cherche à être plus vivant et dans la vérité. La mort, en dépouillant les apparences, lui apparaît comme un instant de vérité et d'authenticité. Elle pousse à repenser la vie. Car toute crise stimule un bilan sur la vie. Certes, cela reste un fardeau. Mais plus le fardeau pèse sur nos épaules, plus nos pas s'enfoncent dans la terre et plus nous sommes enracinés dans l'humus de notre identité et de notre vérité ! C'est l'expérience de l'humilité (humus).

La mort, crise ultime, permet à partir d'elle de porter l'ultime diagnostic sur la vie. Méditer la mort fait prendre conscience de la valeur du temps qui passe. Chaque instant pouvant être le dernier, il faut le vivre intensément et faire de ce trop bref voyage un parcours unique. Cette perspective nous enracine ainsi dans la vie.

C'est pourquoi l'Ecclésiaste ose affirmer : « Mieux vaut la fin d'une chose que son commencement » (7.8). La finalité d'une chose exprime à la fois son aboutissement et son but.

Regarder la mort en face, sans chercher à s'étourdir dans la maison du festin, c'est expérimenter le détachement. Le témoignage d'Etty Hillesum, jeune martyre du camp d'Auschwitz, l'exprime : « Chaque jour je dis adieu. Le véritable adieu ne sera plus alors qu'une petite confirmation de ce qui se sera accompli en moi de jour en jour. »

L'Ecclésiaste n'est donc ni un insensé, ni un voyeur morbide, ni un vieillard amer. S'il préfère fréquenter la maison de la réflexion plus que celle de la distraction, c'est afin d'y penser sa finalité. C'est ainsi qu'il a choisi de vivre les yeux ouverts.

OBSERVATIONS

Pour l'Ecclésiaste, la « maison du festin » symbolise le *lieu de la distraction et de l'oubli*, alors que la « maison du deuil » évoque le *lieu de la réflexion*.

Saint Benoît, fondateur de l'ordre des moines bénédictins, enseignait à ses disciples de « garder la mort constamment devant les yeux », afin de donner du poids à chaque instant de la vie pour la vivre pleinement et intensément.

QUESTIONS OUVERTES

• Faut-il, dès lors, mépriser les joies de la vie ?

• Comment comprendre les paroles de Jésus qui disait aux religieux austères et rabat-joie choqués de le voir « bon vivant » avec ses disciples : « Les amis du marié peuvent-ils être en deuil tant que le marié est avec eux ? » (Matthieu 9.15), alors même qu'on l'accusait d'être d'une telle humeur festive, qu'on le gratifiait du titre de « buveur » et de « glouton » (Luc 7.34) ?

• Ces deux voies seraient-elle contradictoires ?

MATIÈRE À DISCUSSION

« M'imaginer mon dernier jour en ce monde me rend plus éveillé par rapport à mon travail. Si j'effectue un travail manuel, je vois dans l'outil un moyen de créer. Si j'écris une lettre, je choisi les mots de façon plus réfléchie et j'essaie d'y faire passer autre chose que le seul message utilitaire.

Avec mes collègues de travail, je me demande comment leur faire sentir que je les apprécie, qu'ils comptent pour moi et comment leur dire que la vie vaut la peine d'être vécue. Chaque jour nous sommes plus présents à ce que nous faisons. »
(Anselm Grün, *L'art de vivre en harmonie*)

Etrange paradoxe : il semble que ce sont les gens qui ne vivent pas, qui ont peur de mourir. Il est un fait : les gens qui sont vivants ne semblent pas autant craindre la mort. Aurait-on peur de la mort dans la mesure où l'on a peur de la vie ?

APPROFONDISSEMENT

Si la mort fait tant peur, c'est peut-être que beaucoup ne sont pas encore vraiment des vivants ! Fuir la mort, c'est peut-être aussi fuir la vie… C'est alors le signe d'un grand drame.

François Cheng, de l'Académie française, souligne dans l'un de ses livres (*Cinq méditations sur la mort*) que la conscience de la mort taraude l'esprit et fait naître en nous trois désirs essentiels : le désir de réalisation, le désir de dépassement et le désir de transcendance.

Il est vrai que si je me disais, lors d'un échange avec une personne : « Je suis mourant et cette personne aussi ! », l'échange serait certainement plus profond et essentiel, plus vrai et harmonieux, plus ardent aussi.

Il faut entendre le témoignage de ceux qui ont frôlé de près la mort. La plupart changent radicalement leur regard sur la vie. Ils sont recentrés, repensant fondamentalement leurs priorités. Souvent ils reconnaissent : « La vie, à présent, me semble si belle, si intense, si précieuse, si sacrée… » Ils se décident enfin à vivre ! La perspective nouvelle que donne la confrontation à cette limite inéluctable offre un nouvel éclairage de dignité, d'honneur et de liberté. L'homme s'éveille et se met à créer, aimer et rencontrer avec intensité. C'est la conscience de la mort qui donne du poids à la vie. Elle fonde non seulement la valeur infinie de ce qui vit, mais elle fonde aussi notre conscience et notre attention à la vie.

Confrontés de telle manière à cette finitude nous rend plus sereins à une plus juste distance des choses – ou plutôt une juste hauteur. Notre travail, nos biens, notre famille, notre couple, nos relations…, tout retrouve sa juste mesure. Nous vivons alors davantage dans la conscience de ce présent – instant et cadeau de la vie.

Certes, le message de l'Évangile nous ouvre une perspective de Vie qui dépasse le néant de la mort. S'ouvre alors l'horizon, mystérieux et insaisissable par notre esprit limité, d'une Vie au-delà de la vie. La science nous apprend bien la relativité du temps, de l'espace et de la matière… Ici donc, foi et science convergent !

Dans l'Apocalypse, l'apôtre Jean perçoit la réalité d'un Christ qui a traversé la mort afin de nous ouvrir un chemin d'éternité. Il entend, dans un souffle vivant, une voix qu'il reconnait comme celle du Christ qui lui dit : « N'aie pas peur ! C'est moi… le Vivant… et j'ai les clés de la mort… » (Apocalypse 1.17, 18) Puis encore : « J'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer » (Apocalypse 3.5)

Ce qui me rassure, c'est que cette vision qui m'ouvre un horizon d'éternité transforme aujourd'hui cette vie. Car cette perspective d'un au-delà de tout n'est pas envisagé dans le mépris de l'ici-bas. Qui donc a inventé l'idée que pour être un citoyen du royaume des Cieux, il faut cracher son dédain à la face de ce monde ? Ne faut-il pas plutôt honorer cette vie jusqu'au bout et malgré tout ?

Pour cela, jusqu'à l'extrémité, prendre le risque de vivre…

CHEMIN PENSANT

« Par peur de mourir, certains meurent avant que d'être morts. »
(Bertrand Vergely, philosophe)

« Philosopher, c'est apprendre à mourir. N'ayons rien si souvent à la tête que la mort. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté. »
(Michel de Montaigne, philosophe)

« Cela semble un paradoxe : en excluant la mort de sa vie on se prive d'une vie complète et, en l'y accueillant, on élargit et on enrichit sa vie. »
(martyre d'Auschwitz)

La réflexion sur la mort fonde non seulement la valeur infinie de chaque instant, mais aussi notre conscience et notre attention au Vivant.

VERS L'ESSENTIEL

Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

10
Réenchanter la vie par la beauté

UN RETOUR À L'ÉMERVEILLEMENT

***Il est un désir de beauté qui oriente la religion en spiritualité. À l'inverse, une religion sans cette ouverture risque de se scléroser dans le dogme froid et desséchant. De nos jours, une chose est considérée comme belle parce qu'elle plaît. Mais pour les anciens, l'esthétique était perçue dans sa dimension profondément spirituelle. Ainsi, le* Beau*, le* Bon *et le* Vrai *étaient envisagés comme trois facettes indissociables d'une seule et même réalité éthique et spirituelle. De fait, cette démarche d'émerveillement donne une direction sacrée à la vie : elle prend de la hauteur. La quête du* Beau *rejoint ainsi la quête du* Sens.

UN RÉCIT À PARTAGER

(Psaume 108.2, 3)

J'aime la façon poétique dont André Chouraqui traduit ce texte : « Il est ferme mon cœur, ô Elohim (l'un des noms de Dieu). Je poétise et je chante, ô ma gloire ! Eveillez-vous, harpe, lyre ! J'éveillerai l'aube ! » Cette ouverture à Dieu s'exprime ici, comme dans l'ensemble des psaumes, en termes d'émerveillement.

Ainsi, l'expérience et l'expression de la beauté par le chant, la poésie et la musique instrumentale, ouvrent un chemin vers Dieu qui permet d'affermir le cœur.

Il faut savoir que le cœur, dans la Bible, représente la personne dépouillée de ses multiples personnages. C'est l'être dans sa vérité. Si le désir du divin exprimé en termes de beauté affermit le cœur, c'est donc qu'il favorise la construction de l'intériorité.

De plus, cette démarche exprimée en beauté « éveille l'aube ». L'aube, c'est la promesse d'un jour neuf. Ainsi, par l'expression de l'émerveillement, je provoque le souffle du renouveau. Dès lors s'ouvre l'horizon des possibles.

Seule l'exaltation dans la grâce et la beauté permet de dire Dieu et de le célébrer sans l'abîmer. Alors : « Chantez, jouez Dieu… Chantez un poème ! » (Psaume 47.7, 8)

OBSERVATIONS

Les psaumes sont des prières chantées. Le mot *psaume* vient du grec *psalmos* qui évoque le fait de « chanter en s'accompagnant d'un instrument à cordes ». Ils sont donc indissociables d'une démarche musicale et poétique.

Pour le philosophe Henri Bergson, « le degré suprême de la beauté c'est la grâce ». De fait, l'expression grâce, au cœur des Évangiles désigne aussi bien l'œuvre de Dieu en ma faveur – sa bonté – que l'expérience de la beauté.

L'éveil à cet éclat me conduit ainsi vers la Source où je puis me désaltérer. Il me connecte à l'infini et fait émerger de moi la part noble et sacrée. Je suis rehaussé, réconcilié à la Vie et uni au Créateur.

Certes, la beauté peut être pervertie en instrument de domination, d'orgueil et de faire valoir. C'est pourquoi elle a besoin de la bonté pour garantir son authenticité. C'est donc bien la grâce qui donne sens à la beauté.

Notez d'ailleurs que l'on parle d'une *belle* expression plus que d'une *bonne* expression, et l'on parle d'un *beau* geste plus que d'un *bon* geste. *Beau* et *bon* sont bien liés par la grâce.

QUESTIONS OUVERTES

- ***Quel voie la beauté peut-elle ouvrir lorsque la vie est assombrie par la laideur et la souffrance, à un point tel d'en perdre le sens ?***

- ***En quoi une certaine approche de la beauté peut-elle redonner du sens à la vie et à ma vie ?***

• Que dire à ceux qui pensent qu'elle est une utopie destinée à fuir la dureté de la vie ?

MATIÈRE À DISCUSSION

Augustin d'Hippone (appelé aussi Saint Augustin) a été touché par la beauté, à un point tel que c'est ainsi qu'il a choisi de nommer Dieu, alors qu'il le découvrait dans la profondeur de son être :

« Je vous ai aimée tard, beauté si ancienne, beauté si nouvelle, je vous ai aimée tard. Mais quoi ! Vous étiez au-dedans, moi au-dehors de moi-même ; et c'est au-dehors que je vous cherchais. (…) Vous étiez avec moi, et je n'étais pas avec vous, retenu loin de vous par tout ce qui, sans vous, ne serait que néant.

Vous m'appelez, et voilà que votre cri force la surdité de mon oreille ; votre splendeur rayonne, elle chasse mon aveuglement ; votre parfum, je le respire, et voilà que je soupire pour vous ; je vous ai goûté, et me voilà dévoré de faim et de soif ; vous m'avez touché, et je brûle du désir de votre paix. » (*Confessions X*, 27, 38)

A relever la place des cinq sens dans la découverte du sacré.

Qu'évoque pour vous cette démarche spirituelle portée par tant d'expressions de la beauté ?

Pensez à un souvenir d'une rencontre avec la beauté. Partagez-le. En quoi ce moment vous a-t-il ouvert un horizon ?

APPROFONDISSEMENT

Du temps du roi Salomon, deux mille prêtres Lévites étaient consacrés exclusivement à la pratique et à l'enseignement de la musique ! La première allusion aux métiers, dans la Bible, est mentionnée avec trois descendants d'Adam et Eve : Yabal, présenté comme l'ancêtre des éleveurs, Youbal, l'ancêtre de ceux qui jouent de la harpe et de la flûte, et Toubal-Caïn, l'ancêtre des forgerons (Genèse 4.20-22). Dès lors, l'humanité trouve son équilibre lorsque se développe harmonieusement l'agriculture et l'industrie, tout en privilégiant, au cœur de ses activités, la dimension de la beauté.

Aujourd'hui, l'approche de l'esthétique est essentiellement profane. Tel n'était pas le cas chez les anciens : le sacré fondait la théorie de la plupart des artisanats. Il faut se rappeler de l'étymologie du mot *théorie* : du grec *theôria*, formé de *theos* et de *oraô*, qui signifie littéralement « voir Dieu » !

Conformément à cette vision spirituelle, l'apôtre Paul fait usage, à plusieurs reprises, de la *métaphore du miroir* qui nous fait percevoir en ce monde, de manière confuse, le reflet d'une réalité divine bien plus sublime encore (1 Corinthiens 13.12). Seule l'intelligence du cœur nous permet d'appréhender, au-delà du miroir, cette réalité céleste :

« En effet, ce qui chez lui (Dieu) est invisible – sa puissance éternelle et sa divinité – se voit fort bien depuis la création du monde, quand l'intelligence le discerne par ses ouvrages. » (Romains 1.20) Encore faut-il désirer orienter son regard vers cette beauté. Est-ce aussi pour cela que Jésus disait que « l'œil est la lampe du corps » ?

Vision précieuse, car la beauté est activatrice de sens (signification, orientation et saveur). Dès lors, considérer la vie comme le reflet d'une beauté plus vaste et infinie, provoque un formidable appel d'air ou *appel d'être.*

Pour les anciens, la beauté était un absolu indissociable du *bon* et du *bien*. Dans le récit biblique de la création du monde, il est précisé que Dieu contemple son œuvre et dit que tout est *TWOV,* qui signifie indifféremment *bon, bien* ou *beau*. Et l'apôtre Paul, invite son disciple Timothée à « combattre le *bon* combat de la foi ». Le terme utilisé peut se traduire également par *juste* ou *beau*.

Dès lors, l'existence se colore du sacré s'ouvrant sur un horizon infini. Cette prise de conscience fait lever la tête pour voir plus haut, plus vaste. Levant le regard, je trouve ma verticalité, ma dignité, ma beauté. Le fini qui m'entoure me fait rêver d'infini et d'éternité. Chaque attitude d'émerveillement me relie à une beauté bien plus vaste : celle du Créateur. Cette recherche de la beauté qui m'entoure et m'habite, fait ainsi résonner le microcosme dans lequel je suis avec le macrocosme de l'univers.

Hélas, l'immense majorité des gens restent à la surface des choses et à la périphérie d'eux-mêmes. Ils n'ont jamais découvert l'Homme dans sa profonde et sublime beauté. Ils restent ainsi étrangers à la Vie. Comme dans le mythe de Platon, ils sont enchaînés dans leur caverne, se satisfaisant des ombres du monde d'en haut.

CHEMIN PENSANT

« La beauté est la vie quand la vie dévoile son visage saint. La beauté est l'éternité se contemplant dans un miroir. »
(Khalil Gibran, poète)

« Dieu n'appartient pas au savant, au logicien. Il est aux poètes, aux rêveurs. Il est le symbole de la Beauté. Il est la Beauté même. »
(Paul Gauguin, peintre)

« La contemplation du beau permet à l'homme de comprendre qu'il est enveloppé par l'Eternité. »
(Plotin, philosophe grécc-romain du III^e^ siècle, proche des milieux chrétiens primitifs)

L'expérience de la beauté nous donne d'élever le regard.

Elle nous donne de prendre de la hauteur.

VERS L'ESSENTIEL
Union des Fédérations Adventistes de France, de Belgique et du Luxembourg
Département Évangélisation

© Copyright UFACSA 2021 - Design : c'k.fr